

Fiction & Cie

Annette Wieviorka

Tombeaux

Autobiographie de ma famille



Seuil

TOMBEAUX

Fiction & Cie



Annette Wieviorka

TOMBEAUX

Autobiographie de ma famille

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-147821-1

© Éditions du Seuil, septembre 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« C'est une des particularités de la vie avec nos parents, que l'on oublie souvent et qui passe donc inaperçue. Nos parents nous relient – aussi isolés que nous soyons dans notre existence – à une chose que nous ne sommes pas, mais qu'ils sont ; il y a là une coupure, peut-être même un mystère, si bien que même ensemble, nous sommes seuls. »

Richard Ford, *Ma mère*,
Éditions de l'Olivier, 1994, p. 10

« Mon passé est venu me voir
Pour me dire au revoir. »

Adam Cadilhac,
25 juin 2020

*Pour ma cousine et mes cousins
qui ne liront pas ce livre,*

*Évelyne Svoboda, née Berneman
(Grenoble, 27 juillet 1943-
Chypre, 13 septembre 2010),*

*Jean-Jacques Weber
(Paris, 6 juillet 1948-
Toulouse, 17 novembre 2016),*

*Paul Wieviorka
(Nice, 8 janvier 1961-
Eaubonne, 9 septembre 2011).*

Adieu Berthe

Quand Berthe est entrée à l'hôpital Saint-Louis, elle perdit son prénom d'usage, le seul par lequel nous l'avons toujours nommée. Elle retrouva pour l'administration et les soignants celui de son état civil : Basia-Elka. Les médecins l'affectèrent au service de pneumologie. Ils décidèrent que la tuberculose qui s'était déclarée avait été contractée dans son enfance, dans sa Pologne natale. La maladie était restée tapie, assoupie, avait longuement couvé pendant des décennies, presque un siècle, et s'était comme par magie réveillée du fait de son état d'extrême faiblesse, mais aussi d'une petite, très petite hémorragie cérébrale consécutive à une chute.

C'était le 27 juillet 2012. Le jour anniversaire de la naissance, en 1943, de sa fille unique, Évelyne, ma cousine, qui l'avait précédée dans la mort.

Berthe-Basia glissa peu à peu dans le coma. Sa sœur cadette, Rachel, notre mère, la seule famille directe qui lui restait, veilla sur elle jour après jour dans ce Paris

déserté du mois d'août. Almodóvar avait réalisé le film, *Parle avec elle*. Ce qu'elle fit pendant des jours : elle parla avec elle, sans certitude qu'elle entendît ou comprît ce qu'elle lui racontait. Le 20 août, dans la nuit de mon retour de vacances, Berthe-Basia s'éteignit. Elle avait 92 ans. Elle était allée tout au bout de sa vie. Ce que fut son dernier soupir, nous n'en savons rien. Elle est morte seule, au petit matin. Berthe avait toujours sur elle un petit porte-cartes avec deux photos : celle de son frère, Roger Perelman, renversé par une voiture le 23 juillet 2008, et celle de sa fille, Évelyne, terrassée à 67 ans par une crise cardiaque lors de ses vacances à Chypre, le 13 septembre 2010. La photo de Raoul Berneman, son mari décédé deux ans auparavant, le 10 avril 2010, ne s'y trouvait pas. Évelyne et Jean-Jacques Svoboda avaient choisi de ne pas avoir d'enfants. Berthe-Basia n'avait pas de descendance. Son souvenir nous était confié, à notre mère, à mes frères et sœur, à mes cousins, à nos enfants.

Qu'elle ait attendu mon retour de vacances pour disparaître m'obligeait.

Ma mère et moi nous sommes retrouvées à l'hôpital Saint-Louis. Il n'a pas été possible alors de voir Berthe une dernière fois. Le corps avait été transféré au funérarium, un peu plus haut dans la rue de la Grange-aux-Belles. Je me suis entretenue avec l'interne. Non, sa tuberculose polonaise n'était pas cause de sa mort. Berthe avait cessé de se battre. « On est des sportifs, disait-elle, on ne se laisse pas aller. » Pour une fois,

la seule fois de sa vie, elle s'était laissé aller, elle s'en était allée.

Nous nous sommes rendues à la morgue, un terme dont on use avec parcimonie. Rien de ce qui touche à la mort ne dit son nom. Une famille chinoise se tenait là en silence. Nous n'avons pas eu à attendre. Une jeune femme compassée est venue tout de suite nous chercher, nous a introduites dans son bureau. Elle nous a présenté ses condoléances. Puis on est passé aux choses sérieuses, celles pour lesquelles nous étions là. Il fallait apporter les vêtements dans lesquels Berthe serait enterrée. Il fallait aussi le livret de famille. Et organiser les obsèques le plus vite possible. Le corps ne pouvait pas rester indéfiniment au funérarium.

Comment dire le sentiment de terrible indiscretion qui m'a étreint quand nous sommes entrées dans l'appartement de Berthe et que nous avons commencé à fouiller ? On entre vraiment dans un mort comme dans un moulin. Berthe avait une garde-robe considérable constituée de vêtements d'une élégance classique qui était la marque de la Maison Berna, le nom de l'entreprise où les seuls Berthe et Raoul travaillaient à leur domicile du 7, rue Taylor. De la fin de la guerre à leur retraite, ils avaient confectionné manteaux et tailleurs pour dames. Berthe en avait conservé un très grand nombre, sur mesure, doublés, à sa taille qui était minuscule. Les chaussures semblaient celles d'une enfant. Quand elle était jeune fille, elle ne trouvait jamais chaussure à son pied dans le commerce et sa

mère les faisait réaliser sur mesure par un cordonnier. Ces vêtements, elles les avaient portés de très longues années, je les connaissais tous. Ma mère, que je sentais pour la première fois absente, laissait faire, et nous – ou plutôt moi – avons choisi un tailleur-pantalon bleu marine avec de très fines rayures blanches verticales, un peu floues, et un chemisier en soie turquoise assorti. Nous avons pris aussi une petite culotte, un minuscule soutien-gorge et une paire de chaussures basses à talon bottier. Mais de livret de famille, point. Méthodiquement, nous avons fouillé la commode, les placards de la chambre à coucher, puis réitéré l'opération dans tous les meubles du salon : une petite table de nuit sur laquelle était posé le téléphone, les étagères du meuble de télévision, les placards. Au moment de partir sans le précieux livret de famille indispensable à l'entreprise de pompes funèbres, nous avons eu une illumination. J'ai pris l'escabeau, trouvé dans le haut du placard du salon une demi-douzaine de sacs à main de tout format et style, et dans l'un d'eux, le précieux document.

Mon cousin Marc Perelman nous a rejointes. Pendant cinq semaines, nous avons fait équipe pour régler les obsèques et vider consciencieusement l'appartement, triant feuille à feuille chaque papier, conservant souvenirs, lettres et photos sans bien savoir pour qui, pour quoi.

L'organisation de l'enterrement de Berthe-Basia ne présentait pas de difficultés. Il n'y avait ni à discuter le

choix de l'entreprise de pompes funèbres, ni à hésiter entre crémation et inhumation. Tout était en quelque sorte codifié. En guise de dernières volontés, Berthe avait acquis une place dans un des caveaux collectifs appartenant au Cercle amical, une association autrefois liée au Bund, le parti socialiste juif. Il gérait désormais, au cimetière parisien de Bagneux, un parc de caveaux collectifs déjà imposant qui s'élargissait sans cesse. L'entreprise Berthon-Ballard assurait les obsèques. Claude Berthon nous recevrait dans l'après-midi. Elle avait assuré l'enterrement de Raoul, il suffisait de calquer celui de Berthe sur celui de Raoul, notamment pour le choix du cercueil.

Quelques jours après la mort de Berthe, Michel, mon frère aîné, m'a téléphoné. « Vous n'avez rien trouvé ? » m'a-t-il demandé. J'ai immédiatement compris ce qu'il voulait dire. J'avais vu peu de temps avant le film de Bruno Podalydès, *Adieu Berthe. L'enterrement de mémé*, où le petit-fils, Armand, accompagné de son amie, Alix, se rend à la maison de retraite où mémé est décédée. Ils passent la nuit dans sa chambre. Ils y trouvent une « malle des Indes » et une correspondance amoureuse. Leur Berthe avait connu l'amour fou avec un magicien, Max Kiff, qui lui souhaitait de « connaître une petite illusion par jour ». L'illusionniste était marié, et leur amour fut sans avenir. Armand dit quelques mots lors de la crémation. « Berthe n'est plus. Mémé est morte. Adieu Mémé. Adieu petite dame. Adieu cachottière. Adieu amoureuse. Toute ta vie tu

as espéré retrouver ton premier amour. » Le film était drôle, tendre, loufoque. Il était question de séparation impossible, de liens devant se déliter, de non-séparation, d'attachement, de rupture, d'amour, de disparition. Mémé s'était éteinte doucement, « comme une ampoule ». Un peu comme notre Berthe. Comme notre Berthe, Mémé avait été une femme discrète. Elle était toute petite. Très indépendante. Très coquette. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Sans la coïncidence des moments et des prénoms, je n'aurais pas associé ma tante Berthe à Mémé. Non, Michel, nous n'avons rien trouvé.

Au cimetière de Bagneux, nous étions une petite poignée, ceux de la famille qui avaient pu regagner Paris. Chacun a dit quelques mots, le cœur étreint non par le décès de cette vieille dame si digne – c'était dans l'ordre des choses –, mais par la disparition d'une branche de notre famille. Une branche qui n'avait donné ni fruits ni fleurs. Une branche morte qui s'effacerait, c'était inexorable, de la mémoire de notre descendance.

C'est alors que j'ai décidé d'écrire un livre, pour Berthe. Un tombeau. J'en ai écrit quelques pages, puis la vie a repris. J'ai mis de côté ce projet. Le 17 novembre 2016, mon cousin Jean-Jacques Weber de la branche Wieviorka, est décédé. Lui aussi sans descendance. Une autre branche qui ne laissait pas de traces. Le tombeau devenait pluriel.

À mon retour de Chine, en août 1976, Roland, Nicolas et moi, ma famille d'alors, nous nous étions installés au 7, rue Taylor, au cinquième étage. Michel avait habité cet appartement à partir de son mariage en 1970. Quatre pièces, avec une très grande cuisine qui servait de salle à manger, et un loyer des plus modérés. Notre père avait payé une reprise, une somme d'argent remise de la main à la main au propriétaire. C'est ainsi qu'on pratiquait à l'époque. Michel l'avait quitté pour vivre en communauté. J'y ai habité jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix du siècle dernier. Je voyais Raoul et Berthe qui étaient au troisième étage presque quotidiennement. Dans la journée, ils se tenaient dans la pièce du fond de l'appartement, leur atelier. Ils travaillaient. Il me semble qu'ils n'échangeaient pas un mot, et la radio, réglée sur France Inter, marchait en continu. Le matin, Raoul descendait acheter le petit déjeuner et un quotidien. Longtemps, ce fut *Combat*. Vers 11 heures, Berthe, toujours élégante, son panier d'osier sous le bras, descendait à son tour. Elle achetait un plat cuisiné pour deux au traiteur de la rue Lucien-Sampaix qui prolongeait la rue Taylor. Elle picorait comme un oiseau. Elle descendait de nouveau vers 16 heures, toujours élégante, toujours son panier d'osier au bras, faire les courses du dîner qui se prenait dans la minuscule cuisine, à l'entrée de l'appartement, sur une table en formica. Le soir, ils regardaient la télévision, dans le noir. Ils lisaient beaucoup, empruntant chaque semaine des romans à la bibliothèque de la mairie du

10^e arrondissement. Chaque dimanche matin, ils faisaient du sport dans un stade de banlieue. Le samedi midi, Pépé, son père, mon grand-père, venait déjeuner, souvent rejoint par sa fille Évelyne et son mari Jean-Jacques quand ils n'étaient pas en voyage. La table était alors dressée dans le salon, la pièce à droite de l'entrée. Pendant des dizaines d'années, Raoul et Berthe sont partis en vacances dans le Midi, ils empruntaient toujours le même itinéraire, s'arrêtaient pour déjeuner dans le même restaurant où ils commandaient le même menu. Ils allaient se baigner au cap Ferrat, bronzait des heures sur les rochers. Elle portait un maillot de bain deux-pièces, et j'avais une fois, je ne sais plus en quelle circonstance, aperçu une longue cicatrice, comme une bissectrice sur son ventre plat de sportive. Il me semble avoir demandé son origine, et qu'elle ait évoqué une opération de l'appendicite. Mais je ne suis pas certaine de ce souvenir d'enfance. Je l'ai peut-être en partie fantasmé. Quand elle rentrait de vacances, elle était superbe avec ses yeux verts sur son teint hâlé.

Je suis toujours restée perplexe devant cette existence si réglée, si vide de surprises. Si répétitive que je la trouvais tour à tour ennuyeuse ou reposante selon les phases de la vie que je traversais. Elle aimait bavarder, nous bavardions souvent, mais elle ne disait pas grand-chose.

En 1986, j'ai publié *Ils étaient juifs, résistants, communistes*. Dans l'ouvrage, il y avait un cahier photo.

J'avais reproduit celle d'Abraham Lissner, ancien combattant de la guerre d'Espagne, responsable politique des FTP-MOI de la région parisienne, avec sa femme, Riwka, née Feldman, une jeune sœur de ma grand-mère paternelle qui avait été déportée avec leur petit garçon, Bernard, dont plusieurs photos figuraient aussi dans l'album de famille. Peu de temps après sa publication, l'enfant du second mariage d'Abraham Lissner, qui avait feuilleté le livre à la FNAC de Belfort où elle habitait, a pris contact avec moi : elle ne connaissait pas cette photo. Nous nous sommes donné rendez-vous chez mes parents. Et ma mère a raconté. Quand l'enfant est né, fin 1946, la mère et le bébé étaient venus habiter au 67, rue de Rochechouart, chez mon grand-père maternel, où mes parents et Michel, qui avait alors quelques mois, résidaient. Il avait été changé sur la grande et lourde table marquetée de salle à manger qui avait été déménagée chez mes parents. Abraham Lissner, qui avait survécu à la guerre d'Espagne et aux combats des FTP-MOI, était en prison, pour la première fois de sa vie. La cause de cet emprisonnement : la complicité dans l'avortement de Berthe en août 1946. Elle avait failli en mourir. Une plainte avait été déposée. Tous ceux qui avaient été impliqués d'une façon ou d'une autre, Wieviorka et Perelman mêlés, dans cette histoire avaient été inquiétés. C'était là le secret de Berthe, et celui de nos familles.

J'ai eu instantanément envie d'en savoir plus. Mais je n'ai osé interroger ni ma tante Berthe, ni ma cousine

Évelyne. En 2000, j'ai consulté aux Archives nationales, sur le site de Fontainebleau, le dossier de naturalisation de mon père, Abraham Wiewiorka dit Aby. Il était fort épais. Sa condamnation à quatre mois de prison avec sursis pour complicité d'avortement, en date du 27 juillet 1947, y figurait. Elle expliquait pourquoi sa naturalisation fut à deux reprises refusée. Il ne l'obtint qu'en 1963. J'avais la possibilité de rechercher aux archives les traces de ce procès. Je me suis abstenue. Trop de protagonistes étaient encore parmi nous.

J'ai fait en quelque sorte un pas de côté qui attestait mon profond intérêt pour tout ce qui touchait à la contraception, à l'avortement, au baby-boom en écrivant avec Danièle Voldman *Tristes grossesses*, l'histoire de Ginette et Claude Bac qui avaient laissé mourir leur quatrième enfant alors qu'elle était enceinte du cinquième. Ils n'avaient pas 25 ans. À cet âge, ma mère l'était de trois enfants. À chaque visite aux Archives de Paris, j'interrogeais Mathilde Pintault, l'archiviste en charge de ce type de dossier, sur la possibilité qu'elle trouve celui du procès lié à l'avortement de Berthe. Oui, elle le ferait dès que je lui aurais donné des éléments précis, notamment la date.

Il y eut une sorte de miracle. Un bingo. Il m'évoque une machine à sous quand on glisse une pièce et recueille une pluie de monnaie. C'était en juin 2019. J'étais à Lviv, en Ukraine, dans le cadre d'une formation de professeurs locaux à l'histoire de la Shoah. Je prenais un café avec mon jeune collègue Grégoire

Kauffmann, spécialiste de l'histoire de l'antisémitisme, qui participait à cette même formation. Par sa mère, la gynécologue Joëlle Brunerie-Kauffmann, qui fut une grande militante pour la légalisation de la contraception et de l'avortement, il connaissait mon intérêt pour ces questions. Il me montra un mail qu'il avait reçu d'une de ses connaissances. Il émanait de la petite-fille de Wladimir Goldman. Le docteur Goldman avait été arrêté le 20 novembre 1946 pour avortement et exercice illégal de la médecine. Je reconnus immédiatement notre histoire. Le mail était précis. Il indiquait que Maurice Garçon fut l'avocat du docteur, et la cote du dossier de justice. Ce hasard rendait possible, et même facile, l'enquête. Mieux, il m'imposait de la mener.

Ma fille Mathilde, qui avait grandi rue Taylor, dans une grande proximité avec Berthe et Raoul, et que cette histoire passionnait, décida d'y consacrer un documentaire radio. Elle voulait saisir le moment où je découvrais l'archive. Nous ouvîmes ensemble aux Archives nationales, à Pierrefitte-sur-Seine, le dossier de Maurice Garçon, puis aux Archives de Paris le dossier du procès, le jugement, et les registres d'écrou des prisons de Fresnes et de la Petite Roquette où les protagonistes de l'affaire avaient été incarcérés. *Berthe et Léna* fut diffusé par France Culture le 9 février 2020.

J'y suis retournée seule pour dépouiller systématiquement les dossiers. J'ai terminé ce travail le jeudi 12 mars 2020. Le lundi 16 mars, nous étions confinés. J'étais recluse dans mon appartement de la rue

du Faubourg-Poissonnière. Ce temps de solitude et d'enfermement fut pour beaucoup consacré au rangement, notamment des photos de famille. Mes rangements prirent un tour particulier, celui de la mise en ordre et en place de mon ascendance. Il permit au projet de ce livre de prendre forme. Je ne me suis jamais sentie seule pendant le confinement. Il fut peuplé de tous ces personnages, pour certains disparus sans laisser de traces ailleurs que dans nos mémoires. J'ai tenté de les rendre à la vie. Ce sont mes tombeaux que je dessinais ici.

Du côté de Wieviorka

En 1979, j'avais longuement interrogé Aby et Méni sur leur famille. J'étais rentrée en août 1976 d'un séjour de deux années dans la Chine de la révolution culturelle, et j'avais sombré. J'étais assise sur un tas de ruines, bourrelée de remords. Comment avais-je pu servir un régime totalitaire alors que ma famille avait été victime d'un autre totalitarisme ? J'ai fait ailleurs le récit de *Mes années chinoises*. Je savais à peine d'où je venais. Il me fallait mettre de l'ordre dans ma généalogie, construire un récit qui puisse combler les gouffres, celui de l'émigration du début des années vingt du siècle dernier ; celui causé par les morts de la guerre. La grande figure dans ma famille était celle de l'écrivain et journaliste yiddish Wolf Wieviorka, ce grand-père assassiné à Auschwitz que je n'avais pas connu. Je devais écrire son histoire. Il fallait qu'il y eût un avant. J'ai rassemblé toute la documentation possible. Et tenté de la mettre sur le papier. Mais le

résultat ressemblait à la rédaction d'un élève d'école primaire. J'ai renoncé.

Le lundi 16 mars 2020, j'ai installé sur la table de ma salle à manger désormais sans usage toute la documentation que j'avais accumulée pendant près de quarante ans, et qui venait de s'enrichir de celle du procès de 1947, conséquence de l'avortement de Berthe.

Pour cette quête de l'histoire de Wolf Wiewiorka, qu'aucun écrit ne concrétisa, j'avais suivi les cours de yiddish dispensés par Rachel Ertel et Yitshok Niborski à l'institut Charles-V qui dépendait de l'université Paris-VII. Ce dernier venait d'arriver d'Argentine. Nous avions le même âge. Avec sa barbe rousse, son phrasé indéfinissable, mélange de tonalités espagnoles et yiddish, il appartenait au monde d'hier. Mais il était aussi mon contemporain par de multiples centres d'intérêt, la psychanalyse, la littérature. N'avait-il pas traduit Borges en yiddish ? Je voulais pouvoir lire les textes de mon grand-père. Je me suis aussi inscrite au stage intensif d'été, le seul qui existait alors. Il était co-organisé par le YIVO, l'Institut de recherche juif, transféré de Vilnius à New York en 1940, et l'université Columbia où se tenaient les cours. Dès que j'en avais le temps, je me rendais aux archives et à la bibliothèque du YIVO. Nous n'étions pas très nombreux à cette époque à fréquenter ces lieux. Dina Abramowicz, la bibliothécaire en chef, qui avait survécu à l'occupation nazie à Vilnius puis émigré, était une véritable

encyclopédie et le nom de Wieviorka était dans le monde yiddish d'alors un sésame. Elle m'aida dans mes recherches. Zachary Baker, lui aussi bibliothécaire, travaillait à la bibliographie des *Yisker Bikher*, les Livres du souvenir des communautés juives détruites. Il me montra un gros livre de sept cents pages, relié en noir, doré sur tranche comme les prix des distributions de jadis : le *Pinkas Żyrardów, Amshinov, Viskit*, publié à Buenos Aires en 1961. Dans ce livre, je repérai tout de suite une nouvelle de Wolf Wieviorka, un extrait de roman et un poème de son frère, Avrom, ainsi que deux articles concernant chacun des deux écrivains.

J'appris dans le Livre du souvenir de Żyrardów que mon grand-oncle, Avrom, avait été surnommé « le génie de Żyrardów ». Il lui suffisait de lire une page de la Guemara, une des parties du Talmud, pour la connaître par cœur. Il avait été actif dans la révolution de 1905. J'appris aussi que mon arrière-grand-père, Menahem Mendel, dont une photo figure dans nos albums de famille, était un hassid de Sochaczew, un adepte de ce mouvement piétiste né au XVIII^e siècle. Le rabbi de Sochaczew était le gendre du fameux rabbi hassidique Menahem Mendel de Kotzk, la ville natale de Chaskiel Perelman, mon grand-père maternel. Mon arrière-grand-père avait peut-être étudié dans la *yeshiva* du rabbi de Kotzk, la première *yeshiva* hassidique. C'était une autorité halakhique, un expert en loi juive. Mon Menahem Mendel était shoïret, il assumait l'abattage rituel. Il vendit 2 000 roubles sa charge

quand, en 1903, il quitta Żyrardów pour Częstochowa. J'appris encore que cet homme, petit et râblé, avait vu s'effondrer le plancher de la vieille synagogue le jour où, exerçant des fonctions de *hazan*, de chantre, il célébrait l'anniversaire du tsar Nicolas II : épisode marquant de l'histoire de la communauté, car elle décida aussitôt de construire une nouvelle synagogue.

Plus tard, quand la fièvre de ces découvertes capitales (qui dira la joie du chercheur quand il trouve, fût-ce un détail qui n'intéresse que lui ?) fut un peu tombée, je voulus en savoir plus sur Żyrardów. Je déchiffrai les lettres hébraïques du titre de l'article qui figurait à la page 29 du Livre du souvenir : « Fun filip Girar biz Marcel Boussac », de Philippe de Girard à Marcel Boussac. Żyrardów avait été nommé ainsi en l'honneur du « célèbre français » Philippe de Girard, inventeur du métier mécanique à filer le lin (entre autres, car c'était un inventeur génial et prolifique). Il le vendit à la « Pologne du Congrès » et une ville fut bâtie de conserve avec une énorme fabrique textile – jusqu'à 10 000 ouvriers –, une des plus importantes du monde à l'époque. Quand la Pologne redevint indépendante, après la Grande Guerre, Boussac racheta la fabrique. Il en fut exproprié en 1935.

Jusqu'à la fin des années soixante-dix, « À la toile d'avion » était un grand magasin d'un des lieux de Paris qui me sont les plus familiers, la place de la République. Et il appartenait à Boussac. Le nom de cet homme faisait partie de mon paysage, de notre paysage mental à tous.

Je n'ai pu m'empêcher de penser que le destin exigeait que je m'intéresse à Żyrardów et au devenir de cette ville créée par un Français, lieu d'origine de ma famille.

Ce fut le sujet de mon DEA dont la médiocrité m'afflige aujourd'hui : quelques pages d'introduction, quelques traductions de textes du Livre du souvenir, réalisées avec l'aide d'Aby, notre père. Aujourd'hui, je remercie Madeleine Rebérioux et Pierre Nora d'avoir accepté un travail si éloigné des critères universitaires dont je ne connaissais pas alors les règles. Il portait pourtant en germe un des livres dont je suis le plus fière, *Les Livres du souvenir. Mémoires juifs de Pologne*, qui parut dans la collection « Archives. » chez Gallimard en 1983. C'est mon premier travail de type universitaire, un travail pionnier dans le champ de la mémoire, que j'ai écrit avec et grâce à Ithzok Niborski et à ses exceptionnelles compétences en langue et histoire yiddish.

Les Juifs s'installèrent à Żyrardów, attirés par la fabrique, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils y furent toujours très minoritaires, moins de dix pour cent de la population de la ville. Le Dr Rabbin Hersch Klepishon évoque leur histoire dans le Livre du souvenir. Ces Juifs, écrit-il, étaient en relation constante avec les deux grandes métropoles éloignées de quelques dizaines de kilomètres, Łódź et Varsovie. Ils y commerçaient, visitaient leur famille. L'agitation, l'activité, le mouvement des grandes villes pénétraient Żyrardów.

Des commissionnaires faisaient même souvent l'aller-retour pour Varsovie dans la journée. « Des Juifs de Żyrardów on ne peut dire ce que l'on dit des Juifs vivant dans la partie reculée de la Pologne profonde, qu'ils s'étaient retirés de la vraie vie, qu'ils avaient peu affaire aux problèmes réels, qu'ils avaient tissé une toile d'illusion, s'étiolant dans la passivité, dépérissant dans l'impuissance. La respiration de la grosse ville voisine frappait à Żyrardów. De là, on se rendait souvent à Varsovie. C'est autour de la fabrique que se trouvait le gagne-pain. Les Juifs de Żyrardów ne s'étaient pas fanés dans la terrible nécessité économique dans laquelle avaient sombré les Juifs de si nombreux *shtetls* [bourgades]. Les centres bouillonnants de l'extérieur, les bruyantes cheminées à l'intérieur s'étaient introduits dans la vie juive avec l'entrain psychologique juif et un grand dynamisme, ouvrant des fenêtres sur le monde. [...] Żyrardów n'avait pas de *yeshiva* et ses Juifs en général n'ont pas excellé dans les disciplines de création. Żyrardów ne fut pas un centre de sciences juives et ses juifs ne sont pas élevés au sommet de la pensée. Żyrardów ne fut pas un centre de *mitnagdim*, ni de *hassidim*, non plus un centre des lumières significatif. Bon nombre travaillaient comme artisans, en lien avec la fabrique où un nombre infime étaient ouvriers. Les quelques Juifs qui y vivaient priaient d'abord dans un appartement vétuste », écrivait Hersch Klepishon, celui-là même que mon arrière-grand-père vit s'effondrer avec le plancher.

Au tout début des années 1980, notre père eut l'idée merveilleuse de nous emmener, mon frère Michel et moi, dans le Midi. Je me relevais difficilement d'un chagrin d'amour, Michel d'une hépatite. Il cherchait une maison. Nous sommes passés par Lourmarin. La ville venait d'être jumelée avec Żyrardów, en ces temps où Solidarność, le syndicat libre fondé à Gdansk, sonnait le glas du communisme en Pologne et suscitait un mouvement de soutien international. C'est là que j'ai appris que c'était la ville natale de Philippe de Girard. Depuis, chaque fois que je vais à Lourmarin, toutes les quelques années, je m'incline au petit cimetière sur la tombe d'Albert Camus et devant la maison natale de Philippe de Girard, dont le souvenir est rappelé par une grande plaque en marbre. Je m'enquiers aussi d'une éventuelle réouverture du musée Philippe de Girard qui fut fermé au début des années soixante et que j'aurais tant aimé visiter : ses inventions, dont la fameuse machine mécanique à filer le lin, seraient conservées dans les caves du château de la ville, en attendant...

Je suis allée pour la première fois à Varsovie en 1990. J'avais décidé de consacrer un chapitre de ma thèse au film *La Dernière Étape*, que je considérais comme un précoce témoignage filmé, et à sa réalisatrice, Wanda Jakubowska, qui avait été internée à Auschwitz parce que résistante. Elle avait accepté de me recevoir. Malgré ses 83 ans, elle était alerte, parlait un excellent français, était restée en contact avec ses

camarades communistes françaises du commando de Rajsko, ce petit commando dédié à la recherche sur une plante supposée donner du caoutchouc, qu'évoque si bien Charlotte Delbo dans sa trilogie *Auschwitz et après*. Ce fut une rencontre mémorable. Żyrardów s'était éclipsé de mes pensées. À chaque voyage à Varsovie, je me promettais d'aller dans la ville natale de mon grand-père. J'avais lu la description du guide Nagel sur la Pologne, édition de 1980 : « L'intéressante structure urbaine de la ville (milieu du XIX^e siècle) s'est conservée jusqu'à présent. La ville s'est groupée autour d'un axe qui allait des établissements par la place du marché jusqu'à l'église. Il subsiste en ville quelques intéressantes vieilles maisons de tisserands. De Żyrardów à Varsovie, 48 km par route directe. »

J'ai effectué ce voyage à Żyrardów au printemps 2017, par le train qui reliait Białystok à Łódź. Un train flambant neuf, probablement financé par les fonds structurels européens. La ville évoquait celles du nord de la France sinistrées par la disparition de l'industrie textile, comme Roubaix, en plus petit. Elle était d'une insondable tristesse. De fait, « l'axe » que décrivait le guide Nagel reliait désormais les bâtiments abandonnés de la Fabrique, devenus friches industrielles, à l'église néogothique Notre-Dame-de-la-Consolation, entièrement en briques comme l'étaient pratiquement toutes les constructions de la ville, ces briques rouges, plus épaisses que les nôtres, un peu bombées et noircies.

J'ai compris pourquoi, en dehors de l'intense plaisir que me procure le lien existant entre la ville natale de mon grand-père et le pays qui est le mien, Żyrardów n'avait pas suscité chez moi un intérêt durable. Ce n'était pas le *shtetl* où l'on pouvait rêver ses origines juives. Et jamais, dans les textes de Wolf, on ne trouve la moindre évocation d'une ville qu'il avait quittée alors qu'il avait 5 ou 6 ans.

En revanche, l'enfance et la jeunesse de sa femme lui furent source d'inspiration.

Ma grand-mère, Rosa Feldman, ne s'appelait pas Rosa – le prénom qui figure sur les rares papiers officiels et sous lequel elle a été déportée – mais Guitele. Me vient à l'esprit que jamais aucun de nous n'a entendu de ses propres oreilles l'un ou l'autre de ses prénoms, ce qui les rend incongrus et irréels. Dans ce récit, je décide de la nommer Guitele. Selon la légende familiale, elle aurait usé pour émigrer de l'identité de sa sœur aînée, ce qui est d'une grande banalité. Chacun émigrerait avec les papiers qu'il pouvait, et c'est probablement encore le cas aujourd'hui.

Guitele était née à Mrozy, un village de peut-être un millier d'habitants, à 49 km au sud-ouest de Varsovie et, dans la même direction, à 6 km de Żyrardów. De sa famille, nous ne savons rien, ou presque rien. Et le nom si courant de Feldman rend toute recherche impossible. Je me le promets pourtant : quand il sera à nouveau possible de voyager, j'irai à Mrozy.

Méni et Aby n'étaient pas d'accord sur la profession de leur grand-père maternel. Pour Méni, il était à la tête d'un domaine forestier. Pour Aby, il était laitier et vendait son lait avec une carriole aux vacanciers qui, de Varsovie, venaient en villégiature à Mrozy. La grand-mère allongait le lait avec de l'eau, arguant que le lait était mauvais pour les bourgeois de passage. Le grand-père se serait cassé un bras un hiver en descendant de sa carriole. C'est ce type d'anecdotes qui a transité jusqu'à nous. Il n'y a rien à en faire, rien à en dire. Elles sont dénuées de la moindre signification. Elles doivent avoir un sens qui m'échappe. Il y a peut-être des anecdotes-écrans comme des souvenirs-écrans.

Dans les écrits de Wolf Wieviorka gisent des éléments de l'histoire de Guitele. Son premier recueil de nouvelles publié en 1936, *Est et Ouest*, il le dédia « À ma femme et amie Guitele/Avec gratitude ». Mon oncle Méni eut l'heureuse idée de faire traduire ce recueil ainsi que le second, *Déracinés*, publié en 1937, respectivement par Batia Baum et Shmuel Bunim. Je vais puiser dans les écrits de Wolf les indices qui me permettent de reconstruire l'histoire de ma famille et celle du monde dans lequel elle a vécu. Sans naïveté : un écrivain peut prendre des libertés interdites à l'historien.

L'une des nouvelles s'intitule *Dorfish*, ce qui en yiddish signifie « villageoise », ainsi que nous l'avions traduit avec Aby. La traductrice, qui aime la belle langue, l'a intitulée « Préparatifs de noce à la campagne »,

introduisant de la sorte un lien littéraire avec Kafka, qui n'était pas alors traduit en yiddish et que Wolf n'avait certainement pas lu. Il s'agit de cela – de préparatifs –, mais aussi de bien plus. Une petite maison basse au sol en terre battue, avec des chaudrons pendus dans l'âtre, des bêtes que « l'héroïne », petite fille, emmenait au pré, au milieu des champs de choux et de pommes de terre qui s'étendaient à l'infini. Elle y restait assise, « avec les gars et les filles du village à parler de vaches qui donnent du lait, d'autres qui ne se laissent pas traire, ou du mauvais sort que Marisha a jeté sur la vache de Martshine, laquelle donne beaucoup de lait, mais celui-ci tourne aussitôt en eau ». Elle nourrit les vaches à l'étable et les traite. On se livre dans la maison à un petit commerce de proximité avec les paysans – des allumettes, une bouteille de kwas maison. La mention du crucifix dans leurs cabanes indique leur religion.

Est-il besoin de préciser que la famille observe la loi juive ? Il ne pourrait en être autrement chez les Juifs de village avant la Grande Guerre. La mention d'un portrait du Gaon de Vilna donne une indication sur le type de judaïsme dont cet homme a été fondateur. Ce sont des *mitnagdim* : ils étudient, respectent la loi, mais gardent la raison face aux *hassidim*, auxquels appartenait la famille de Wolf. Ces derniers sont les adeptes d'un mouvement piétiste né au XVIII^e siècle. Ce qui compte pour eux, c'est la ferveur, la joie, le chant, la danse, sexes séparés bien sûr.

La petite fille devient jeune fille. Un soir, honteuse, elle montre quelque chose à sa mère qui la gifle. Nous comprenons que sa mère a sacrifié à la coutume pour marquer les premières règles de sa fille. Les seins pointent. Bref, elle est bonne à marier, comme on se mariait alors, très jeune, un mariage qu'arrangeaient les familles. Un homme à barbe rousse accompagné d'une grosse femme les a visités. On comprend qu'il s'agit de la famille du promis. Dans la famille, on parlait sans aménité du « rouquin » pour évoquer le mari de Guitele. Le tailleur et ses aides viennent de Płotzk pour confectionner le trousseau de la « petite fiancée ». La veille du grand jour arrive. Tel Isaac conduit par Abraham sur l'autel du sacrifice, Guitele, accompagnée de femmes du village, est emmenée au *mikveh*, le bain rituel qui purifie. « Son corps jeune et frais » va être offert en sacrifice à « cet autre qui possède sa propre ferme ». Car il semble bien que le promis soit d'un niveau économique supérieur, qu'elle ne manquera de rien. Et c'est la fête du mariage, avant que sa mère et sa tante ne la mènent dans « une petite alcôve où se dresse un grand lit tout prêt, rehaussé d'un gros édredon ». Le mari se déshabille. Elle fait semblant de dormir, il l'embrasse. Qu'est-ce que ça ? Que veut-il encore ? La nouvelle se clôt sur le cri : « Maman chérie ! »

Quel âge avait alors Guitele ? Il est impossible de le dire avec certitude. Nous en sommes réduits aux hypothèses. Mais Anna, sa fille aînée, donne pour date de naissance le 1^{er} janvier 1915. La date est trop belle

pour être avec certitude celle de sa naissance. Dans d'autres très rares documents, c'est 1914. Considérons que c'est un ordre de grandeur. Guitele serait née le 10 août 1897. Elle aurait donc eu à peine 18 ans. Mais il est possible qu'elle fût née un an ou deux plus tard, puisque ses papiers étaient ceux d'une sœur aînée. Quoi qu'il en soit, vu d'aujourd'hui, elle était vraiment très jeune pour être mère.

On ne sait pourquoi ni comment Guitele quitte la Pologne. Pour fuir une union malheureuse ? Mais une jeune femme seule pouvait-elle ainsi traverser les frontières ? A-t-elle rencontré Wolf en Pologne, à Berlin, à Anvers, ou ailleurs, sur la route de l'immigration ? Nous n'en savons rien, Aby et Méni penchaient pour Berlin. De là, ils auraient gagné Anvers. Méni raconte que ses trois filles, Chana, qu'on appelait Anna, EstERICA dite Esther, née en 1915 et Tener dite Thérèse en 1919, lui auraient été amenées à Dantzig. Les trois filles seraient allées à l'école à Anvers. Un cliché, portant l'adresse d'un photographe de la ville, montre Guitele et ses quatre enfants, les trois sœurs et Aby petit. Né le 5 juin 1921 (si la date est exacte, mais c'est celle que nous fêtons), à Amsterdam, ce dont il convient de douter puisque cette ville n'est jamais évoquée dans les récits, c'est un petit garçon qui tient debout sur ses jambes. Il a un an ou deux. Méni est né à Paris, le 23 novembre 1923. C'est le seul dont la date de naissance est certaine. Les parents de Guitele sont restés en Pologne, et probablement aussi son mari, le

cousin rouquin, un Feldman. Selon toute probabilité, ils y ont été assassinés.

Wolf avait suivi la voie traditionnelle des familles pieuses de son temps. Petit, le *heder* pour apprendre à *lalef beth*, l'alphabet hébraïque destiné à lire la Torah et le Talmud, puis la *yeshiva*. « Tous les écrivains juifs de valeur ont étudié dans les yeshivas, et ils connaissaient très bien la Bible et le Talmud. Leur littérature était plus riche que celle de la génération élevée séculièrement. À ceux qui très jeunes avaient embrassé le communisme, il manquait un fond de culture religieuse », soutenait Aby.

Wolf quitta la Pologne, à ses 20 ans. Dans ses conversations telles qu'Aby s'en souvenait ou dans ses écrits, un quelconque pogrom ou des manifestations d'antisémitisme ne furent jamais mentionnés comme cause de son départ. Des raisons économiques ? Elles ne le préoccupaient pas et ne le préoccupèrent jamais. Il partit parce qu'il étouffait dans la religion. Les séries télévisées, généralement israéliennes – des *Shtisel* à *Our boys* en passant par *Unorthodox* –, ont rendu familière cette atmosphère si pesante, si enfermée, des milieux hassidiques. « Il voulait voir le monde, et sa vocation d'écrivain fut précoce », expliquait Aby. J'imagine qu'il subit l'influence de son aîné de dix ans, Avrom, émigré quelques années plus tôt, avec qui il resta en contact jusqu'à sa mort en 1935, comme l'attestent les photos figurant dans l'album, même s'il ne partagea jamais ses convictions politiques.

Sur Avrom Wiewiorka, généralement orthographié Vevyorka, je dispose de diverses notices dans des encyclopédies du monde yiddish et d'un article en russe datant de 2017 qui m'a été transmis en 2018 par un collègue philosophe de Kiev, un ami de mon frère Michel, Valentin Omelyantchik. Son auteur s'appelle Zivi Weizman et vit en Israël, à Beer-Sheva. Il l'a intitulé « C'est un nom étrange, Veverke ».

« Il fut un créateur extraordinairement prolifique. Travaillant dans divers genres de la littérature, il justifia entièrement son nom de famille : il tournait en rond, comme un écureuil dans une roue. Après tout, *veverke* signifie “écureuil” en yiddish ; il ne s'agit pas d'un pseudonyme d'écrivain qu'il se serait choisi, mais d'un nom de famille venant de langues slaves avec une voyelle un peu modifiée à la racine du mot (du polonais, de l'ukrainien, Wiewiórka, Vyvirka). » C'est l'image que j'avais choisie pour mon premier livre, *L'Écureuil de Chine*. Elle n'est pas d'une originalité bouleversante compte tenu de notre patronyme, mais je suis émue de la retrouver concernant mon grand-oncle.

Il était né dans la ville de Babiak, dans la province de Kalisz du royaume de Pologne. Cela signifie que la famille déménagea. Combien de fois ? Nous ne le savons pas. Nous avons la certitude de trois lieux, Babiak, Żyrardów, Częstochowa. Avrom était destiné à être rabbin, mais « son attrait naissant pour la littérature contraria le rêve de son hassid de père et le

jeune homme commença à écrire des poèmes et des nouvelles ». Il rejoignit le Poale Tzion, les ouvriers de Sion, le parti socialiste sioniste. Dès 1906, il publia dans la presse yiddish de Varsovie. En 1908, il s'installa à Cracovie et se consacra à la littérature. Pour sa nouvelle, *Baal-Tchouvé* (Le repent), il fut primé par l'hebdomadaire juif new-yorkais *Yiddish Wochenblatt*. Puis ce fut Berlin, où il créa un « mensuel pour l'art et la culture » ; et Anvers. Le chemin que Wolf suivit quelques années plus tard. De là, leurs voies divergent, puisqu'Avrom choisit Londres et, en 1916, la Russie. Cette date de 1916, en pleine Grande Guerre, m'étonne. Une autre version circulait : comme d'autres natifs de l'Empire tsariste, auquel appartenait la région de Pologne où il était né, qui se livraient à des activités révolutionnaires, il aurait été expulsé d'Angleterre.

En tout état de cause, il rejoint les bolchéviques. Il est embauché par la *Yevseksia*, la section juive du parti communiste bolchévique, qui prend en charge le travail de propagande dans le monde juif. Un temps employé à la censure de la correspondance en langue yiddish, il collabore, jusqu'en 1930, à *Der Emes* (La Vérité), le pendant de la *Pravda*. C'est une période où Avrom écrit beaucoup, surtout pour le théâtre : quinze pièces, avec une prédilection pour les sujets ayant trait à l'actualité. De plus, et c'est à cela que son nom est surtout attaché chez les yiddishistes, il présida la commission chargée de la réforme de l'orthographe du yiddish. Il s'agissait d'apurer la langue écrite de tous les hébraïsmes qui